



Études océan Indien

42-43 | 2009
Plantes et Sociétés

Noiret, François, *Le Mythe d'Ibonia le grand Prince (Madagascar)*

Rabenantoandro Rajakoba



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/oceanindien/652>
ISSN : 2260-7730

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009
Pagination : 400-405
ISBN : 978-2-85831-180-4
ISSN : 0246-0092

Référence électronique

Rabenantoandro Rajakoba, « Noiret, François, *Le Mythe d'Ibonia le grand Prince (Madagascar)* », *Études océan Indien* [En ligne], 42-43 | 2009, document 5, mis en ligne le 25 octobre 2011, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/oceanindien/652>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.



Études océan Indien est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Noiret, François, Le Mythe d'Ibonia le grand Prince (Madagascar)

Rabenantoandro Rajakoba

RÉFÉRENCE

NOIRET, François, *Le Mythe d'Ibonia le grand Prince (Madagascar)*. Teny fanolorana Solo-Raharinjanahary. Préface de N. J. Gueunier. Paris : Karthala, 2008, 491 p., bibl. ISBN 978-2-84586-977-6

- 1 Et, le même ouvrage, publié parallèlement à Madagascar, Antananarivo : Foi et Justice, 2008, avec en outre VIII planches hors-texte de dessins de Razafintsalama.
- 2 Ce livre est une nouvelle édition, largement augmentée et refondue, de celui que F. Noiret avait publié déjà en 1993 (*Le Mythe d'Ibonia*, Antananarivo : Foi et Justice, 272 p.). Quinze ans après, le propos général est resté le même : proposer une nouvelle édition du plus important (par sa longueur) et de l'un des plus significatifs (par son contenu et par sa beauté littéraire) des textes de la tradition orale malgache. Ce texte est aussi l'un des plus anciennement recueillis, puisque l'examen soigneux que fait Noiret des indications données par Lars Dahle, qui l'a publié pour la première fois dans ses *Specimens of Malagasy Folk-Lore* imprimés à Antananarivo en 1877, permet de remonter à un cahier écrit par un lettré malgache vers 1830, cahier complété pour l'établissement du texte par des indications de celui qui le détenait alors. Noiret insiste à juste titre sur le grand intérêt d'un texte composé et mis par écrit dans cette période-clé : « entre 1830 et 1875, quarante-cinq années s'écoulaient durant lesquelles les changements de civilisation ont été considérables en Imerina. En 1830, un récit de style aussi archaïque que celui-ci est encore largement indemne d'influences sinon européennes, du moins chrétiennes, même si celui qui le transcrit est nécessairement en contact avec les missionnaires de qui il tient l'écriture nouvelle » (p. 32).

- 3 Autour de ce texte central, Noiret met en scène la confrontation avec d'autres versions du même mythe, l'une plus ancienne (la version transmise, en français, par l'irremplaçable Flacourt, 1657), d'autres à peu près contemporaines du temps de Dahle (celles de 1870, 1877, 1887), d'autres enfin plus récentes (celles de l'époque coloniale, et quelques-unes plus nouvelles encore, la dernière ayant été recueillie par Noiret lui-même en 1993).
- 4 Pendant les quinze ans qui ont séparé les deux éditions, le travail s'est enrichi : plusieurs versions nouvelles ont été introduites, y compris des versions recueillies hors de Madagascar (versions comoriennes en dialecte malgache de Mayotte tirées des publications de N. J. Gueunier) ; une version aussi a été supprimée, que les érudits iront toujours chercher dans l'édition de 1993. Cette documentation, que rien n'oblige à considérer comme close (la préface de Solo-Raharinjanahary mentionne d'ailleurs une version antanosy qu'il a recueillie et qui reste encore inédite), permet à Noiret de tracer un schéma de la « trajectoire historique » du mythe d'Ibonia. Si le « grand Ibonia », le texte mis par écrit en Imerina vers 1830 porte dans sa rédaction actuelle d'innombrables traces de dialecte sakalava, qui confirment de manière irrécusable un passage par l'Ouest du pays, l'étape antérieure a dû être dans la tradition des Zafiraminia du Sud-Est, dessinant ainsi sur la carte de l'île une sorte de mouvement en spirale. Pourtant, cette reconstitution d'un itinéraire de diffusion du récit à travers les régions de Madagascar, pour précieuse qu'elle soit, n'est pas l'apport principal du travail de Noiret, d'autant qu'une fois l'enquête accomplie l'intérêt se concentre finalement sur le « grand Ibonia » : les versions parues ensuite se révèlent finalement toutes comme des atténuations de cette version canonique, proprement des *contes* en face du *mythe*, si on veut bien adopter la distinction classique de Lévi-Strauss, qui voit dans le conte la déclinaison autour d'oppositions d'ampleur plus restreinte de ce qui est dans le mythe opposition cosmologique ou métaphysique. Deux choses surtout sont renouvelées dans cette édition. D'une part, le texte malgache du « grand Ibonia » a été révisé soigneusement, en écartant les interventions généralement malencontreuses de Sims (le correcteur de 1908, qui avait voulu lisser le texte, lui donner un aspect plus coulant, plus littéraire), et en tenant compte des discussions précédentes (Becker 1939, qui tentait l'application d'une critique textuelle inspirée des travaux de l'exégèse biblique) ; sur cette base, ce qui était d'abord prévu comme une simple révision de la traduction de Becker est finalement devenu une traduction entièrement nouvelle, appuyée sur une plongée dans la tradition, qui est rendue possible précisément par la confrontation avec les autres versions, et par des comparaisons précises dans plusieurs dialectes malgaches.
- 5 D'autre part, le livre consacre aussi une partie importante à l'interprétation des récits d'Ibonia¹. L'interprétation proposée n'est pas entièrement nouvelle, loin de là, puisqu'elle se situe explicitement dans le prolongement des réflexions publiées par Goetz, un historien des religions, dans un bref article paru en 1971 dans un journal malgache, article qui est opportunément reproduit ici, en quelque sorte en exergue (pp. 21-28). Mais les intuitions de Goetz, qui font d'Ibonia un mythe de la condition humaine dans le sens le plus profond du terme, sont ici reprises et développées par une méthode qui vaut la peine qu'on s'y arrête. Noiret nous offre l'expérience d'une étude du texte, menée non pas par le spécialiste seul devant les documents dans le recueillement de son laboratoire, mais dans une méditation et un dialogue enracinés dans une pratique de la société malgache. L'auteur reste en effet le *vazaha* (l'étranger) et le *mompera* (le prêtre catholique) qui médite sur les textes de la culture malgache, mais cet exercice, il ne le fait pas seul, puisque ce qu'il livre ici est aussi le résultat de longues années d'enseignement au cours

desquelles il a discuté Ibonia avec des générations d'étudiants malgaches. Chaque année ces étudiants ont donné « leurs réactions, leurs remarques, leurs critiques, leur interprétation, tout cela dans d'immenses éclats de rire ou d'intenses moments d'émotion ». Et c'est l'un d'eux qui a entraîné Noiret sur le terrain où il devait recueillir une nouvelle version du récit. Un bel exemple donc de ce qui est souvent présenté (mais pas si souvent pratiqué) comme une règle de la recherche universitaire – une articulation entre pratiques d'enseignement et procédures de recherche.

- 6 Des résultats de cette recherche impliquée on ne dévoilera pas tout ici ! Il suffit de dire que les certitudes des anthropologues sur la signification des institutions de parenté malgaches en sortent parfois ébranlées. Voilà que dans ce texte mis par écrit par un lettré malgache vers 1830 on entend les échos de valeurs éternelles (la grandeur tragique de l'homme, qui n'exclut pas les accents de la satire, d'où les « immenses éclats de rire »...), mais aussi des traits de culture qui peuvent paraître particuliers. Que dire de cette conception du mariage, relation unique dans laquelle se réalise pleinement l'être humain ? L'idéalisation de la monogamie dans les textes de la tradition malgache, qui avait déjà été relevée par Ottino dans *L'Etrangère intime*, ne résonne-t-elle pas comme un écho troublant aux conceptions chrétiennes ? L'époque du milieu du XIX^e siècle est justement celle où la culture malgache des Hautes Terres reçoit l'influence de la christianisation, qui va bientôt la remodeler en profondeur. Malgré ce qu'en dit Noiret (une société encore « encore largement indemne d'influences sinon européennes, du moins chrétiennes »), la vision du mariage qui est le message final d'Ibonia n'a-t-elle pas déjà subi cette influence chrétienne ? À moins que la conclusion vers laquelle on nous achemine ne soit celle d'une convergence : en effet, il ne faudrait peut-être pas pousser beaucoup l'auteur et ses étudiants pour qu'ils voient en Ibonia une sorte de christ malgache, poussant vers leur perfection les valeurs de l'homme héroïque, mais alors un christ qui ne meurt pas en victime sacrificielle, mais se retire simplement une fois son message délivré. En cela d'ailleurs, la vision de Noiret retrouve curieusement, mais pour la retourner en un sens positif, une pensée prêtée par une tradition au roi Radama II qui, paraît-il, en 1863, en appelait au souvenir de l'histoire d'Ibonia pour se défendre de croire aux miracles ou à la résurrection du Sauveur que prêchaient les chrétiens : « Ibonia, prétendait le roi malgache, a fait tout cela et bien davantage encore » (cité p. 475).
- 7 Que l'on accepte ou non les perspectives ouvertes par les interprétations de Noiret, en tout cas *Ibonia le grand Prince* est une contribution qu'il ne sera plus possible d'ignorer. Le recueil de textes, qui embrasse toute l'histoire des collectes de tradition orale malgache, permet de tracer un tableau des évolutions contradictoires de cette activité savante : à la période pré-coloniale, l'implantation précoce de l'écrit a permis une brève floraison, où les textes sont mis par écrit dans la langue originale, par des collecteurs malgaches, et publiés ensuite² avec fidélité par les érudits missionnaires (ici le protestant Lars Dahle, mais dans un autre domaine le catholique François Callet a joué le même rôle). La période coloniale voit une régression frappante des procédures de collecte : ce sont toujours des Malgaches qui font à la base le travail de collecte, par exemple pour les volumes de contes d'un Renel, mais les textes originaux recueillis pour lui par les instituteurs, des subalternes, ne sont pas publiés, et ils sont remplacés dans l'édition par des traductions arrangées par l'écrivain colonial dans un français littéraire dont rien ne nous dit quels rapports exacts il entretient avec les textes. Cette méthode, méprisante pour l'expression propre de la culture, se prolonge longtemps, avec les chercheurs d'organismes français de

la période post-coloniale. Récemment enfin, elle cède la place à un retour du texte original : c'est le cas des textes publiés par Noiret lui-même.

- 8 Instrument de travail pour le spécialiste, *Ibonia le grand Prince* est aussi, pour le lecteur non malgachisant, le moyen d'entrer par la grande porte dans la littérature malgache traditionnelle. On regrettera pourtant que l'éditeur parisien ait cru devoir boucher les blancs de la composition avec des vignettes passe-partout d'oiseaux et de zébus³, qui rappellent, au mieux, l'art décoratif franco-malgache des années 1930, en tout cas un pittoresque de couleur locale diamétralement opposé au propos de Noiret, qui veut montrer au contraire la portée humaine, universelle, de la pensée traditionnelle. C'est d'autant plus vexant qu'on pouvait reprendre les dessins à trait de Razafintsalama, spécialement faits pour la première édition par cet artiste (disparu en 1993), qui avait lui aussi médité profondément sur la figure d'Ibonia. Heureusement, l'un de ces dessins a été conservé pour la couverture : celui qui montre un Ibonia encore adolescent « aux mains de fille » *mifelatanam-behivavy*, mais fort sérieux et même menaçant dans la négociation qu'il engage pour se faire reconnaître le droit à ce mariage qui fera de lui le héros du mythe : « avec toi, je suis gentil » *anao anie aho ka mora*, « mais avec les autres, je suis redoutable » *fa raha an'olona anie aho ka sarotra*. Les bibliophiles pourront se procurer l'édition malgache, qui paraît en même temps que l'édition parisienne, avec exactement le même texte, mais avec un cahier hors-texte qui restitue les huit planches manquantes de dessins originaux.

BIBLIOGRAPHIE

BECKER, R., 1939, *Conte d'Ibonia. Essai de traduction et d'interprétation d'après l'édition Dahle de 1877*.

Tananarive : Imp. Moderne de l'Emyrne Pitot de la Beaujardière. (Mémoires de l'Académie malgache, XXX.)

DAHLE, L., 1877, *Specimens of Malagasy Folklore*. Edited by the Rev. L. Dahle. Antananarivo: A. Kingdon.

DAHLE, L., SIMS, J., 1908, *Anganon'ny Ntaolo. Tantara mampiseho ny Fomban-drazana sy ny finoana sasany nananany... Nalahatra sy nahitsy ary nampian'i J. Sims*. [« Contes des Anciens. Histoires montrant les coutumes des ancêtres et certaines de leurs croyances... Mises en ordre, corrigées et complétées par J. Sims. »] Antananarivo : F.F.M.A. (Traduction fr., par L. Molet et D. Dorian, *Contes des Aïeux malgaches*. Paris : Institut des Langues et Civilisations Orientales, 1992.)

HARING, L., 1994, *Ibonia, Epic of Madagascar, translated and introduced by Lee Haring*. Lewisburg : Bucknell University Press, London & Toronto : Associated University Press. (Compte rendu de cet ouvrage par F. Noiret, dans *Cahiers de Littérature Orale*, 36, 1994, pp. 163-166.)

OTTINO, P., 1986, *L'Etrangère intime. Essai d'anthropologie de la civilisation de l'ancien Madagascar*. Paris : Editions des Archives Contemporaines.

NOTES

1. Il est dommage que l'édition anglaise procurée par L. Haring, parue en 1994, pratiquement en même temps que la première édition du Noiret, n'ait pas pu bénéficier de ces avancées : sa traduction en anglais est établie sur le français de Becker, sans confrontation avec le texte malgache, et les discussions d'interprétation mettent certes à contribution plusieurs perspectives théoriques, mais manquent de cette contextualisation dans la culture malgache qui est le point fort de celles de Noiret.
2. Sans traduction — une étape qui devra venir plus tard : la traduction française des *Specimens* (presque) complète ne paraît qu'en 1992 (Molet et Dorian), et encore d'après le texte remanié de Sims.
3. On trouve même p. 353, comme égarée là, une reproduction, sans référence, et sans rapport avec le texte, d'une planche tirée de la réédition de l'*Histoire de la Grande Isle* de Flacourt.